

Des fenêtres sans murs

A Jocelyne.

Ce roman s'appuie sur des faits historiques. Si certains de ses personnages ont réellement existé, d'autres ont été inventés. Si certains faits qu'il rapporte se sont réellement produits, ce n'est pas le cas de tous. En cela, il reste un roman.

Emile

Paris, Belleville, 12 février 1894.

Il n'avait pensé qu'à cela. Toute la journée, il n'avait pensé qu'à ce moment. Le plus souvent allongé sur son lit, dans la solitude d'une chambre modeste qu'il louait depuis quelques semaines à la Villa Faucheur, rue des Envierges, sur les hauteurs de Belleville. A travers la fenêtre, il sentait grouiller le quartier, le Paris misère, le Paris sans capitale, celui des petits ouvriers repoussés aux portes de la Ville par les grands travaux de Monsieur Haussman. Il entendait la harangue des livreurs en tous genres ou des marchandes de fleurs, il entendait travailler dans les ateliers, il entendait les cliquetis métalliques des bicyclettes à moustaches, le fracas incessant des sabots et des roues de bois sur le pavé, le crissement des tramways, les plaintes arrogantes des quelques klaxons automobiles.

Il était prêt. Voilà plusieurs heures qu'il était prêt.

A côté du lit, sur une table de bois usé, il avait déposé tout son arsenal. Son revolver était armé. Il l'avait vérifié à de nombreuses reprises, en avait même mâché les balles pour qu'elles en devinssent plus meurtrières. La lame de son poignard avait soigneusement été empoisonnée. Au milieu de la table, à côté d'un coup de poing américain, trônait une petite marmite en métal dont il avait supprimé l'anse et le bouton du couvercle. A l'intérieur, une enveloppe cylindrique en zinc était remplie d'acide picrique, particulièrement explosif. Entre cette enveloppe et le contour de la marmite, il avait logé cent vingt balles. Une cartouche de dynamite, dressée au centre du dispositif, finissait de le constituer, garnie d'une amorce au fulminate de mercure au bout de laquelle aboutissait une mèche de mineur. Il en avait calculé la longueur pour que la bombe explose au bout d'une quinzaine de secondes.

Dix-neuf heures. La nuit froide était tombée sur Paris. Le moment était venu. Il se redressa, quitta une dernière fois son lit pour observer la rue, enfila sa veste, empocha son revolver, son poignard, son coup de poing américain et accrocha la bombe à sa ceinture.

Il ferma la porte de sa chambre, descendit l'escalier avant de saluer le gardien de l'immeuble et de l'informer qu'il serait absent pendant quelques jours. Il sortit dans la rue, jeta un dernier coup d'œil panoramique sur le cœur de Paris, ses grandes avenues éclairées, ses

quartiers nantis qu'il dominait encore du regard du haut de Belleville. Il aurait pu emprunter le vibrant funiculaire afin de descendre la colline, comme pour descendre aux enfers. Il préféra demeurer seul, éviter la foule, marcher calmement et respirer profondément.

Il s'enfonça dans le parc adjacent, longea les façades misérables du quartier, traversa le boulevard de Belleville, le canal Saint-Martin et atteint la Place de la République. Il choisit ensuite la longue rue de Turbigo puis franchit les Halles, là où tout à l'heure, vers les quatre ou cinq heures du matin, allaient se croiser les deux Paris, celui des plaisirs mondains et celui tôt levé du travail quotidien. Il aboutit rue de Rivoli et bifurqua, après le Louvre et le Palais Royal, avenue de l'Opéra. Par-dessus les candélabres et les toits des grands immeubles, plantée depuis peu de l'autre côté de la Seine, piétinant d'impatience dans l'attente de l'Exposition universelle, l'orgueilleuse tour de M. Eiffel surveillait tous ses déplacements. Malgré le froid et l'humidité hivernales, l'avenue de l'Opéra grouillait de fiacres illustres, de dandys et d'aristocrates, de femmes du monde et de cocottes emmitouflées, affluant vers l'Opéra Garnier, les théâtres, les cafés, les restaurants ou les salons de débauche de cette Belle Epoque. Il passa devant le restaurant Bignon. Puis en face du café américain. Puis du café de la Paix. Mais à chaque fois, il jugea tous ces établissements par trop déserts pour qu'ils pussent constituer une cible de choix. Il poursuivit son chemin, dépassa l'opéra Garnier et traversa le boulevard Haussman en direction de la gare Saint-Lazare. Devant le café Terminus, il devait être alors aux alentours de vingt heures trente, une foule s'était regroupée autour d'une estrade sur laquelle jouait un orchestre tzigane. C'était parfait. Il décida que ce serait là. Pénétra dans le café. S'installa à une petite table tout près de la porte d'entrée. Et commanda un bock qu'il paya d'avance.

Il y avait du monde. Beaucoup de monde. Mais pas encore assez. Il en fallait davantage. Davantage que la première fois. Il en fallait un maximum. Alors, il commanda un autre bock et un cigare qu'il régla dès que le garçon les lui apporta. Pendant tout ce temps, il observa un à un les clients du café, pour la plupart des employés de l'administration, une foule amusée de corsets assurés et de fiers couvre-chefs. A aucun moment, il ne nourrit le moindre soupçon de regret d'être là, d'être parvenu là, par hasard, pour faire sauter ce petit concentré hilare du Tout Paris, n'ayant en réalité à l'égard de ces femmes et de ces hommes

anonymes, jugés collabos insoucians de la misère, qu'un aigre et irrévocable mépris.

A neuf heures, le café était enfin bondé. Cette fois, il y en avait assez. Il ne pouvait pas y en avoir plus. Alors, sous la table, il approcha son cigare de la mèche. Le bout se mit à crépiter. Il se leva. Sortit dans le plus grand calme. Passa devant l'orchestre sans rien laisser transparaître. S'éloigna quelque peu. Puis, soudainement, se retourna pour lancer sa bombe dans la direction de la foule agglutinée...

Il y eut d'abord un moment de surprise. Un très court laps de temps. Dans sa course, avant de retomber au milieu du café, l'engin avait heurté un lustre électrique, brisant une de ses tulipes de cristal. Les clients se retournèrent, interloqués, se demandant d'où venait tout ce bruit. Puis l'engin se mit à cracher une fumée épaisse et âcre... Et chacun prit subitement conscience du danger qu'il courait. La panique n'eut pourtant pas le temps de s'installer... La bombe explosa. Dans une détonation effrayante. Soufflant tout aux alentours, éventrant le parquet, émiettant le bitume, perforant les tables en marbre... Et blessant grièvement une vingtaine de personnes, dont une femme qui, on l'apprendrait plus tard, allait trouver la mort.

Lui s'était déjà éloigné. Sans empressement, afin d'éviter d'attirer l'attention. Tout à l'heure, à l'intérieur, pendant qu'il attendait patiemment que le café se remplisse, il avait eu le temps d'imaginer son plan de retraite : quitter tranquillement le lieu de l'explosion, monter dans la salle d'attente de la gare Saint-Lazare, se perdre dans la foule et prendre un billet pour une destination quelconque de la banlieue de Paris. Mais c'était sans compter avec le garçon de café. Celui des bocks et du cigare. Qui, intrigué par le comportement observateur de son client, ne l'avait guère quitté des yeux, l'avait vu sortir du café puis balancer la bombe. Sans hésiter, il jeta son plateau par terre, cria à l'adresse du criminel et se lança à sa poursuite. Bientôt rejoint par deux autres clients du café Terminus. Et enfin par un gardien de la paix en patrouille dans le quartier.

Une véritable chasse à l'homme s'engagea alors dans les artères voisines. A l'angle de la rue du Havre et de la rue d'Isly, un jeune employé des chemins de fer, rejoignant la gare Saint-Lazare, pressé par le bruit de l'explosion, marchant d'un pas soutenu dans le sens opposé, vit courir un

homme qui venait vers lui ainsi que ceux qui semblaient le poursuivre. Très vite, il comprit de quoi il s'agissait. Il se mit en travers de la route du fuyard. Et parvint à l'immobiliser : « J'te tiens, canaille ! ». « Pas encore ! » répondit l'autre qui, sans autres scrupules, sortit son revolver et lui tira une balle en pleine poitrine. Un autre passant n'eut pas davantage de chance qui, voulant s'interposer lui aussi, fut projeté à terre par un tir qui le blessa très sérieusement.

Le terroriste reprit sa course de plus belle. Pas pour très longtemps. Au coin de la rue d'Isly et de la rue de Rome, après avoir fait feu à plusieurs reprises sur ses poursuivants, il fut cerné de toutes parts. Il décida alors de s'arrêter. De se rendre. Mais pas sans combattre. Le premier à le rejoindre fut le gardien de la paix. Lequel sortit son sabre en criant : « Arrête ! » Pour toute réponse, à quelques mètres de distance à peine, il lui vida ce qui lui restait dans son chargeur. Bien que grièvement blessé par deux balles de revolver, le gendarme parvint à se jeter sur lui. Deux de ses collègues en provenance de la rue de Rome vinrent lui prêter main forte. Une bagarre s'engagea à même le sol. Au moment où le gendarme blessé perdit connaissance, d'autres membres des forces de l'ordre arrivèrent sur les lieux. Ils mirent le terroriste définitivement hors d'état de nuire, mais ils furent très vite obligés de s'interposer face aux velléités revanchardes de la foule parisienne agglutinée qui voulait lyncher le coupable séance tenante.

Après quelques dernières échauffourées, le terroriste fut emmené au commissariat de police.

Aiglemont, 14 juin 1903.

La campagne ardennaise transpirait ses premières moiteurs estivales. Elle accueillait avec bienveillance les méandres de la Meuse comme si une coulée rafraîchissante lui avait parcouru l'échine. Le soleil la regardait, rassemblait les êtres et les choses en une harmonie paisible et lumineuse. Des hommes et des femmes travaillaient aux champs, des bœufs sillonnaient la terre, des arbres déposaient leurs aires de repos ombragées.

Sur le chemin caillouteux qui traversait les champs et menait au village haut-perché, soudain, des pas cadencés rompirent la quiétude du silence pastoral. Comme sorti de nulle part, un petit homme énergique et robuste, large comme haut, accompagné d'un chien, fendit les certitudes immobiles du décor. Les paysans au travail interrompirent un instant leur labeur pour observer le passage du curieux inconnu, élégant comme à la ville, portant redingote, couvre-chef et barbiche. Sa démarche étonnamment soutenue surprenait autant que son insolite attirail : des outils sur l'épaule, un lourd sac en bandoulière et une arme étrange à la taille, un pistolet doublé dans sa structure d'un poignard... Certains de ces paysans croisèrent leur regard, interloqués. Puis reprirent leur travail. L'homme, lui, ne s'était attardé sur personne et se dirigeait déjà vers le village.

Aux fenêtres des maisons, dans les granges, les ateliers de fonderies ou les boutiques de clouterie, sur les pas des portes, le petit village d'Aiglemont, pauvre et muet, s'étonna tout autant de l'événement : mais qui donc était cet étranger ? D'où venait-il ainsi vêtu ? Où allait-t-il si pressé avec ses outils ? On l'observa discrètement, on l'épia sans en avoir l'air, on feignit l'indifférence quand par inadvertance les regards autochtones vinrent à croiser celui de l'inconnu. Mais rien ne semblait pouvoir entamer la volonté de cet homme qui tout au long de sa première traversée de la rue principale sema dans les yeux du village le souvenir impérissable d'une détermination mystérieuse, inébranlable, impassible. Et déjà se dirigeait vers le bois tout proche...

L'homme et son chien s'y engloutirent. Au creux du bois, la nature tenait son empire et leur offrit comme en cadeau de bienvenue son banquet de sensations nouvelles : une pluie de lumière, la fraîcheur sous l'auspice des grands arbres, la caresse du vent sillonnant des arabesques

de feuilles, l'écho sifflé des oiseaux de haute-futaie, les sons perlés de l'eau, le craquement des branches sous les pieds comme une invitation de la terre à s'y confondre... L'homme s'arrêta à l'orée d'une clairière que traversait un ruisseau. Il rappela son chien qui s'était aventuré plus avant. Il était arrivé là où il devait aller. C'est ici qu'il voulait désormais vivre. C'est ici qu'il allait s'installer. Seul au cœur du bois de Gesly.

Sans attendre davantage, il ôta son chapeau puis sa redingote et entreprit de se mettre au travail. Il fit un rapide état des lieux puis décida de défricher le terrain. Jusqu'à la tombée du jour, il piocha, il faucha, n'interrompant son activité que pour se nourrir d'une miche de pain ou boire l'eau claire du ruisseau voisin, sous le regard abasourdi de quelques bûcherons du coin qui jamais, malgré toutes leurs interrogations, ne consentirent un moment à aller à sa rencontre pour lui demander ce qu'il était occupé à faire là.

Paris, Cour d'assises de la Seine, 27 et 28 avril 1894.

- Vos mains blanches, Monsieur Henry, sont rouges du sang de vos victimes.
- Si elles sont couvertes de sang, Monsieur le Président, votre robe rouge l'est tout autant !

Depuis midi et son entrée dans la salle d'audience du Palais de Justice, Emile Henry provoquait l'assistance de ses regards de haine, de ses rictus ironiques ou de ses répliques cinglantes. Complet maigre et sombre, teint blême, cheveux roux hirsutes, front droit, yeux mi-clos, menton frondeur sous des lèvres absentes, Henry opposait son impitoyable intransigeance au président de la cour comme à la terre entière. A chaque question qui lui était posée par le Président Pottier, avec la plus extrême correction et une sorte de férocité tranquille, le jeune homme, à peine adulte, répondait d'une voix sèche et assurée, convaincue de sa propre et seule vérité, parfaitement étrangère à quelque repentir que ce fût.

Au moment du procès, cela faisait deux ans que la France, et en particulier Paris, vivait sous la menace permanente d'attentats terroristes. Les mouvements anarchistes, désormais convaincus de la nécessité de joindre des actes retentissants aux paroles, s'étaient lancés dans une campagne incessante d'actions violentes, ce qu'on désigna bientôt par l'expression « propagande par le fait », afin de mettre le feu aux poudres révolutionnaires.

François Koenigstein, dit Ravachol, fut le premier de ces artificiers. En mars 1892, il avait déposé une bombe en face de chacun des domiciles de deux magistrats, lesquels avaient très sévèrement condamné trois anarchistes jugés coupables d'avoir échangé des coups de feu avec les forces de l'ordre. Ravachol fut arrêté quarante-huit heures plus tard, jugé une première fois le mois suivant, une seconde en juin et guillotiné en juillet de la même année. Avec lui, l'anarchie s'imposait désormais terroriste et s'incarnait dorénavant dans la « bravoure » d'un individu. Elle tenait surtout son martyre. Et en appela à la vengeance.

Les attentats se multiplièrent. Les procès succédèrent aux procès. Mais par peur de représailles anarchistes, des jurés se refusèrent, des magistrats prirent la fuite. Un climat de terreur s'empara de Paris. Parmi

cette litanie d'actes terroristes, celui commis par Auguste Vaillant eut incontestablement le plus grand retentissement. Le 9 décembre 1893, ce jeune homme miséreux, animé du désir de venger Ravachol, décida de lancer une bombe en pleine séance de la chambre des députés. Si celle-ci ne tua finalement personne, elle fit toutefois un nombre considérable de blessés. En France, l'indignation était à son comble. Un arsenal de lois extrêmement répressives, jugées « scélérates » par les socialistes, fut mis en place. De tous côtés, on espionnait, on perquisitionnait, on arrêtait. Alors que dans les milieux anarchistes, on ne manifesta que de l'approbation pour le fait d'arme d'Auguste Vaillant. Qui fut jugé en janvier. Et guillotiné en février.

Dès son exécution, Vaillant fit l'objet d'un véritable culte. Sa tombe au cimetière d'Ivry accueillit quotidiennement des files d'admirateurs. On composa même des chansons pour exalter son action et pleurer son destin tragique. Et à nouveau, on réclama vengeance.

C'était au tour d'Emile Henry, confectionnant son engin infernal dans une petite chambre de Belleville pour aller le faire exploser en plein cœur de la capitale. Mais contrairement à Ravachol ou à Vaillant, Henry avait pris la décision de tuer en masse, sans la moindre distinction. La « propagande par le fait » entraînait dès lors dans une phase nouvelle : celle du terrorisme aveugle.

Le jour du procès d'Emile Henry, les mesures les plus strictes avaient été prises afin d'assurer la sécurité. A l'intérieur, pas moins de cent trente hommes, dont cinquante en arme, étaient disposés dans la salle d'audience et les différents couloirs du Palais de Justice. Les deux postes de garde du boulevard du Palais avaient été doublés et deux cents agents de la sûreté assuraient discrètement la surveillance de tout un quartier en état de siège. La foule, qui avait accueilli l'arrivée de l'accusé par des cris de haine, était maintenue à l'extérieur. Seuls les gens directement concernés par le procès pouvaient y avoir accès : les magistrats, les douze jurés, les soixante-et-un témoins, les avocats, les journalistes. Mais si ce procès revêtait bien un caractère exceptionnel par la violence aveugle des actes commis, l'intérêt massif de la presse ou le dispositif sécuritaire inédit qui l'entourait, il n'avait pas pour autant suscité chez son principal intéressé, Emile Henry, le moindre début de remord. Bien au contraire.

- Accusé Emile Henry, levez-vous (*il se leva en sourcillant, opposant ensuite un sourire narquois à l'exigence du Président*). Pourquoi êtes-vous resté une heure dans le café Terminus avant de vous résoudre à commettre votre attentat ?
- Oh ! j'y étais bien résolu, Monsieur le Président. Mais j'attendais qu'il arrive encore du monde. Je voulais faire le plus de victimes possible.

Une rumeur d'indignation traversa la salle d'audience.

- Henry, vous avez donc le mépris de la vie d'autrui.
- Moi ? Jamais ! Je n'ai que le mépris de la vie des bourgeois.
- Des bourgeois ! Mais parmi les gens que vous avez blessés ou tués, il y avait des travailleurs, des pauvres gens qui, à la fin de leur journée, venaient tout simplement un peu se reposer.

Henry n'eut d'autre réponse qu'un haussement d'épaules et un petit sourire ironique. Le président s'adressa alors directement aux jurés :

- Voyez Messieurs, avec quel cynisme...
- Ce n'est pas du cynisme, Monsieur le Président, c'est de la conviction !

Le Président marqua un temps d'arrêt, regarda fixement l'accusé pour lui exprimer en silence toute l'aversion que celui-ci lui inspirait.

- On peut dire en tous cas que vous avez particulièrement soigné votre bombe. Vous vouliez qu'elle soit très meurtrière. Beaucoup plus que celle d'Auguste Vaillant au Palais Bourbon. Lui n'avait mis que des clous, ce qui n'eut finalement pour conséquence, avec toute la commisération que je leur dois, que de blesser des parlementaires. Ça vous a servi de macabre leçon. Vous, vous avez placé des balles à la place des clous.
- Certainement ! C'est que moi, je ne voulais pas blesser, Monsieur le Président. Moi, je voulais tuer ! (*Henry avait dit ça avec une sorte de fière solennité*). Mais je dois bien vous avouer que, vu le tout petit nombre de morts, le succès est tout relatif.

- Oui... Et les personnes qui vous poursuivaient, vous vouliez les tuer aussi ?
- Absolument !

Un murmure d'exaspération parcourut à nouveau la salle. Le Président s'entretint alors brièvement avec ses deux assesseurs. Il décida ensuite d'évoquer le passé du jeune terroriste pour éclairer l'assistance.

- Emile Henry, vous avez vingt-et-un ans. Vous êtes le fils d'un communard, qui s'est réfugié en Espagne et qui fut condamné à mort par contumace. Au moment de l'amnistie, votre père a quitté Barcelone, où vous êtes né, et il est rentré à Paris. Votre père est aujourd'hui décédé. Vous avez un frère aîné avec lequel vous avez grandi auprès de votre mère qui tient une auberge à Brevannes. A douze ans, vous avez obtenu une bourse d'étude. Vous étiez un excellent élève, brillant même, accumulant les prix d'excellence. En témoigne ainsi la série d'examens que vous avez passés pour rentrer à l'Ecole polytechnique. Mais vous avez raté les dernières épreuves... Et vous avez abandonné cette voie.
- Oui et j'ai bien fait ! On m'aurait demandé un jour de tirer sur des malheureux, sur des mineurs en grève... Je préfère être ici, à cette place-ci, dans le box des accusés.
- Par la suite, vous êtes allé travailler chez des entrepreneurs. Vous n'y gagniez pas mal votre vie. Pourquoi n'avez-vous pas continué à vivre de votre travail ? Le travail, c'est honorable.
- Et c'est pour cette raison que les bourgeois font travailler les autres, n'est-ce pas Monsieur le Président ?
- Accusé Henry, contentez-vous de répondre aux questions ! Les questions, c'est moi qui les pose !.. Bien, en 1892, vous êtes subitement devenu anarchiste. Vous avez collaboré pour l'occasion à plusieurs journaux révolutionnaires. Dans un article dont vous êtes l'auteur, que j'ai ici, vous écrivez : « Tous les patriotes sont des imbéciles, tous les imbéciles sont des patriotes ». Mais dites-moi... vous vous êtes soustrait au service militaire ?

- Ma foi oui, Monsieur le Président. J'ai fait trois ans de bataillon scolaire et j'ai trouvé que mon éducation militaire ne laissait plus rien à désirer.

Le président évoqua ensuite l'autre attentat...

- Monsieur Henry, lors de l'instruction, vous avez avoué être également l'auteur de l'attentat de la rue des Bons-Enfants. Etes-vous disposé à renouveler ces aveux ?
- Parfaitement !
- C'est bien vous le seul coupable ?
- Je l'affirme.
- Vous savez que votre aveu seul ne suffit pas, il nous faudra en faire la preuve judiciaire. Je vous demanderai donc de raconter dans quelles conditions vous avez commis cet autre crime.
- Par où voulez-vous que je commence, Monsieur le Président ?

Le président de la cour montrait de plus en plus d'agacement...

- Cessez cela ! Je vous l'ordonne !.. Vous travailliez à l'époque chez un sculpteur-décorateur, n'est-ce pas ? Un dénommé... Dupuy ?
- Oui, c'est bien cela. Ce jour-là, le jour de l'attentat...
- C'était le 8 novembre 1892...
- Oui, ce jour-là je devais faire quelques courses pour le patron. J'en ai profité pour monter dans un fiacre, rentrer chez moi et prendre l'engin que j'avais confectionné. C'était aussi une marmite, une marmite remplie de vingt cartouches de dynamite mélangées à du chlorate de potasse et de soude. Ensuite, j'ai changé de voiture et je suis allé la déposer au n°11 de l'avenue de l'Opéra.
- Juste en face du siège parisien de la compagnie minière des Carmeaux.
- Parfaitement !
- Pouvez-vous nous expliquer pourquoi avoir choisi cet endroit ?

- Oh ! c'est très simple. Je voulais venger les mineurs de Carmeaux. Des mineurs obligés par leurs patrons de mettre un terme à leur grève et de reprendre le travail sans avoir rien obtenu. Ce jour-là, j'ai compris que la grève ne servait à rien, qu'il en fallait beaucoup plus pour écraser le bourgeois. J'ai compris qu'il fallait frapper un grand coup.
- Oui... sauf que la bombe n'a pas explosé là où vous l'aviez prévu, Monsieur Henry...
- En effet. Par un heureux concours de circonstances, Monsieur le Président (*Emile Henry sourit*). Au lieu de sauter avenue de l'Opéra, elle a sauté rue des Bons-Enfants, en plein commissariat du Palais Royal ! Je tiens d'ailleurs à remercier les gendarmes qui ont ramené l'engin au beau milieu de leurs collègues. J'ai rarement eu meilleurs alliés.
- Je vous interdis de vous moquer de vos victimes ! S'il s'avère que vous êtes bien l'auteur de cet acte ignoble, vous n'êtes qu'un assassin, Henry ! Vous avez tué cinq gendarmes et plongé leur famille dans le plus grand désarroi.
- Et les familles des mineurs, vous y pensez, Monsieur le Président ?
- Ça suffit Henry ! J'en ai assez de votre cynisme. Prenez garde à...
- Prenez garde à quoi ?
- Taisez-vous ! (*Le Président ne cessait d'élever la voix*)
- Est-ce que vous croyez que je ne sais pas que je vais être condamné à mort ?
- Je vous ordonne de vous taire !
- Mon crime n'est rien face à celui des patrons. Et du reste, moi, je le revendique. Si je n'avais rien avoué, vous en seriez encore à rechercher l'auteur.
- Taisez-vous ou je vous fais évacuer ! D'ailleurs, à votre place, je ferais preuve d'un peu moins de forfanterie. Dès le début, de lourds soupçons ont pesé sur vous. Et pour cause : vous aviez

emballé votre engin dans du papier journal sur lequel on pouvait lire un article où il était question de vous et de vos articles incendiaires ! Avouez que ce n'était pas très malin. Les enquêteurs ont eu tout de suite la puce à l'oreille. Ils se sont rendus chez M. Dupuy, votre patron, mais vous aviez disparu. Du reste, Monsieur Henry, vous semblez revendiquer avec beaucoup de fierté cet acte de barbarie, mais je vous rappelle qu'au départ, lors de votre arrestation, lorsqu'on vous a demandé si vous étiez bien l'auteur de cet autre attentat, vous avez nié. Vous ne l'avez avoué que bien plus tard.

- C'est totalement faux !

Le président suspendit alors l'audience pendant un bon quart d'heure. A la reprise, il exigea que les jurés puissent prendre connaissance des photographies des dégâts effroyables de l'explosion au commissariat. On fit ensuite venir les très nombreux témoins à charge. D'abord ceux de l'attentat de la gare Saint-Lazare : les différents garçons de café, des clients, des gendarmes, dont l'agent Poisson, grièvement atteint par les balles d'Henry, décoré depuis de la Légion d'Honneur et salué par le Président de la cour pour « son courage, au péril de sa vie ». Suivirent les nombreuses victimes, pour la plupart arc-boutées sur des béquilles, avançant avec la plus grande difficulté vers la barre, relatant avec terreur leur expérience des faits, expliquant leurs souffrances... Devenues pour la plupart infirmes, sourdes ou aveugles. Deux dames vinrent même expliquer qu'elles cachèrent leurs blessures par crainte de subir des vengeance anarchistes.

- Henry, vous restez indifférent devant le défilé de vos victimes ?
- Bah ! J'ai vu bien d'autres misères, Monsieur le Président. Des misères devant lesquelles vous restez, vous, bien indifférent !

Vinrent ensuite les experts afin de donner des précisions sur les caractéristiques de l'engin fabriqué par Henry et prouver sa culpabilité. Puis les médecins qui témoignèrent de la gravité des blessures des victimes.

On revint ensuite au premier attentat. La description de la scène de crime au commissariat fit tressaillir la salle toute entière : les rôles effrayants des agents encore vivants, le sol recouvert d'un mélange